

**Penser au-delà de l'homme**  
**Limites, frontières et fins de l'humain**

5 – 12 Juillet 2017

Prague, REPUBLIQUE TCHEQUE

La Faculté des Lettres de l'Université Charles et  
Le CEFRES (Centre français de recherche en sciences sociales)

en partenariat avec  
l'Institut culturel roumain de Prague

organisent

**La XVII<sup>e</sup> édition de l'Université européenne d'été (UEE) du réseau OFFRES (Organisation francophone pour la formation et la recherche européennes en sciences humaines).**

Cette UEE pragoise entend répondre à l'urgence théorique, éthique et politique consistant à repenser la figure de l'humain à partir de ce qui a été traditionnellement conçu comme son extérieur. Nous questionnerons les différentes façons de délimiter le propre de l'homme, en portant une attention particulière à la violence cachée dans le geste de séparation entre l'humain et le non-humain, aux insuffisances de l'anthropocentrisme et aux risques que l'idée de l'homme comme mesure et maître de toutes choses comporte, ainsi qu'aux tentatives récentes de décentrer l'humain et de l'appréhender à partir de la nature, de l'animalité, de la pluralité des formes de vie et même des possibles transmutation ou disparition de sa forme actuelle. « Penser au-delà de l'homme » ne signifie donc pas retourner à l'anti-humanisme des années 1960, où les courants structuralistes au sein de l'anthropologie, de la linguistique, de la psychanalyse et du marxisme cherchaient à dissoudre l'homme dans des invariants impersonnels. Il s'agit plutôt de reconnaître (et d'en assumer les conséquences) que l'homme, notamment dans une définition taillée à la mesure de l'homme blanc occidental, n'est pas le seul agent de notre planète et qu'il y a d'autres sujets avec lesquels nous avons à composer un monde commun. Bien que les débats sur l'écologie, les droits des animaux, la nécessité de préserver la biodiversité et la responsabilité des technosciences occupent une place majeure dans le discours public, juridique et médiatique depuis plus d'un demi-siècle, le tournant actuel dans ces débats consiste à proposer des perspectives biocentriques ou géocentriques et à contester la vieille idée de l'humain administrateur de la planète, lequel devrait en préserver les richesses pour ses propres intérêts, en tant que seul être doué d'une finalité propre. Outre cela, l'urgence de dépasser la pensée anthropocentrique est confirmée par l'émergence de nouvelles approches dans les sciences dites humaines (voir le tournant ontologique en sociologie et en anthropologie proposé respectivement par B. Latour et par P. Descola), dans la zoologie (voir le renouveau récent de l'esthétique animale d'A. Portmann ainsi que l'apparition des études zooanthropologiques), dans les études littéraires (voir l'écocritique qui adopte une perspective géocentrique dans un but éthique et politique), de même que par la prospérité de nouveaux champs d'études tels que les *animal studies*, qui valorisent les subjectivités animales dans les textes littéraires et philosophiques, dans l'histoire et dans les arts.

Résolument interdisciplinaire, cette Université européenne d'été constituera un lieu de rencontres et d'échanges entre les sciences humaines – philosophie, études littéraires, sciences politiques, rhétorique, éthique, anthropologie, etc. – et les sciences de la nature, notamment la biologie et l'éthologie. Il s'agit, par ailleurs, d'une occasion unique d'engager un dialogue inédit et fécond avec des chercheurs venus de tous horizons, héritiers d'autres traditions. Afin de développer une critique convaincante de la thèse de l'exception humaine dans ses différents aspects et ses différentes répercussions éthiques et politiques, nous proposons d'orienter les travaux de cette UEE dans trois

directions complémentaires : penser l'humain à partir de la nature, de sa frontière instable avec l'animal et, enfin, de son dépassement possible dans une perspective post-humaine.

### **Penser l'humain à partir de la nature**

Après avoir soumis la gestion des ressources naturelles à la sphère économico-technique au point de mettre en danger sa propre survie, l'humanité se trouve contrainte de repenser et de transformer son rapport à la nature dans les termes d'une communauté de destin. L'épuisement des ressources énergétiques, la prolifération des déchets toxiques, la destruction des forêts tropicales, le réchauffement climatique, la manipulations transgéniques des espèces animales et végétales, le risque nucléaire et d'autres dangers imminents nous invitent à élargir notre conception de l'éthique. Il ne s'agit pas seulement d'inclure le principe de précaution (voir H. Jonas 1979) ou de souligner notre responsabilité envers les générations à venir (voir la question du développement durable), mais aussi et surtout de ne pas limiter l'éthique exclusivement aux rapports intra-humains. L'assomption de cette nouvelle tâche demande un changement radical de perspective dont témoignent l'apparition de différentes approches biocentriques en éthique de l'environnement, ainsi que le courant écocritique dans les études littéraires, qui porte une attention particulière aux textes où la nature n'est pas uniquement un cadre pour les actions humaines mais un acteur à part entière. Il s'agit alors d'étudier comment l'imaginaire littéraire peut contribuer à ébranler la vision purement utilitaire de l'environnement et diffuser un contre-discours écologique. Quelles sont les métaphores qui façonnent notre manière d'appréhender le monde ? Et quelles sont les apories d'une pensée qui voudrait reconnaître les valeurs inhérentes à la terre indépendamment de l'être humain ? Ne faut-il pas plutôt se demander comment mieux composer avec les autres êtres un monde commun dont nous sommes tous parties prenantes ?

Au niveau politique, l'assomption de la responsabilité humaine face à la nature implique la nécessité de repenser les rapports internationaux et de réfléchir au-delà des intérêts des États-nations (voir le protocole de Kyoto). À qui appartient le droit sur les ressources naturelles ? Et à qui reviendrait l'obligation de les protéger ? La mise en place de nouveaux dispositifs de contrôle à l'échelle mondiale est-elle la seule solution envisageable ? Ne serait-elle pas plutôt le dernier avatar de l'homme en tant qu'administrateur de la planète ? Ne faudrait-il pas d'abord mettre en question le postulat métaphysique de l'exception humaine ?

S'il est vrai que le *naturalisme* permet d'inscrire la lignée humaine dans une histoire naturelle, d'affirmer la continuité du vivant et de considérer que le biologique est la condition du social, il n'en reste pas moins que la réduction du culturel et du social au biologique peut donner lieu à des dérives idéologiques, telles que la justification des rapports de pouvoir entre les sexes et la distribution inéquitable des richesses qu'on présenterait alors comme autant de résultats implacables de l'évolution. Le clivage entre l'humain et le non-humain est d'ailleurs mis en question non seulement par la sociobiologie ou par le naturalisme réductionniste, mais également par les nouvelles approches en anthropologie. Par exemple Bruno Latour, s'inspirant des recherches de M. Mauss sur les sociétés capables de faire alliance avec les animaux, la forêt et les étoiles, montre le caractère contingent d'un tel clivage et nous invite à étendre le principe démocratique au-delà de la sphère des humains. Philippe Descola soutient que le naturalisme moderne n'est qu'une ontologie parmi d'autres, à côté des « schèmes » non occidentaux, comme l'animisme, le totémisme ou l'analogisme. Ceux-ci ne limitent pas l'intentionnalité aux êtres humains, mais prêtent une subjectivité aussi aux plantes, aux animaux, aux montagnes et à d'autres parties de l'environnement. Le statut d'égalité que l'on peut conférer à ces différentes ontologies de la nature n'est pas sans répercussion au niveau politique. Ainsi, la constitution équatorienne a introduit des droits de la nature, alors qu'en Bolivie, E. Morales a organisé un sommet pour les droits de la terre-mère, visant à donner aux lacs, aux montagnes, aux sources un statut particulier, comme à autant d'agents faisant partie du même collectif que les humains. Nonobstant les critiques que l'on peut adresser au folklorisme dont s'inspire une telle politique, il est indéniable que ces initiatives ont des

conséquences sur les relations internationales et les échanges économiques. Il est donc primordial d'étudier, d'un côté, le défi que les différentes façons de départager l'humain et le non-humain posent à l'universalisme unilatéral, fondé sur l'individualisme et les principes de l'exclusivité humaine, et, de l'autre, les malentendus et les conflits politiques et éthiques qui peuvent en surgir.

### **Animalimites : penser les frontières entre l'humain et l'animal**

Pendant les dernières décennies on a noté un intérêt croissant pour la « question de l'animal » dans les domaines les plus disparates : philosophie, histoire, anthropologie, critique d'art et littéraire, droit et politique. Si la pensée occidentale a, d'une part, tracé une ligne de partage infranchissable entre l'Homme et l'Animal et, de l'autre, légitimé, au nom de cette dichotomie fondamentale, la maîtrise et l'exploitation des autres créatures terrestres, aujourd'hui la nécessité d'appréhender à nouveaux frais le rapport entre les êtres humains et les autres habitants de la planète s'impose de manière urgente, sous l'influence d'une série de facteurs concomitants, allant de la prise de conscience de la violence technique, scientifique et industrielle infligée à une énorme quantité d'animaux domestiques et sauvages, jusqu'aux nouvelles découvertes effectuées par des disciplines florissantes telles que l'éthologie ou la zooanthropologie, lesquelles ont battu en brèche la « thèse de l'exception humaine » (Schaeffer 2007).

Dans le cadre de cette Université européenne d'été, nous souhaitons non seulement tracer la généalogie de cette thèse pour comprendre comment la culture occidentale en est venue à considérer l'homme comme un être spécial séparé du reste du monde vivant, mais relever aussi un autre défi. S'abstraire du discours anthropocentrique dominant signifie, d'un côté, resituer l'humain dans un réseau plus large de relations interspécifiques au-delà des grandes antithèses catégoriales (nature/culture ; sujet/objet ; esprit/corps), et de l'autre, penser les animaux non plus de manière privative (dépourvus de raison, langage, conscience, moralité, temporalité, deuil, mort, rire), comme si « l'animalité » était un substrat sans qualités qui permettrait d'individuer les spécificités de l'homme, mais plutôt à partir de leur singularité irréductible, de leur rapport spécifique à l'environnement, de la multiplicité hétérogène de leur être-au-monde (Bailly 2007).

À ce propos, il faudra tenir compte des textes littéraires, en particulier de ceux qui ne se limitent pas à re-codifier les animaux dans un ordre symbolique renvoyant à la condition humaine. La littérature moderniste et postmoderne mettent en scène les animaux dans leur perturbante altérité (Kafka), racontent le rapport de fascination qui lie l'homme à l'animal (Melville), exhibe l'insuffisance du réalisme et de ses conventions ainsi que la résistance que les animaux opposent à la prise métaphorique du langage (Hofmannsthal, Pirandello, Svevo), montrent les ressources et les impasses de l'empathie comme voie d'accès à Autrui (Coetzee), rendent énigmatique, ambivalente, indécidable l'allégorie animale (Woolf, Mann, Kafka, Čapek). Enfin, la littérature contemporaine non seulement explore le lien entre différentes formes de discrimination (Tournier, Chamoiseau, Atwood, Auster), mais elle s'engage aussi dans une critique radicale de l'anthropocentrisme tantôt au niveau thématique, en destituant l'homme de ses privilèges (comme dans le récent roman de Vincent Message où une autre espèce a asservi les hommes au même titre que les animaux), tantôt au niveau formel, en déployant un vaste éventail de narrateurs post-humains, non-humains, quasi-humains (Calvino, Levi). De la même manière, de nombreux artistes et *performers* contemporains (Olly and Suzi, E. Ashton, C. Schneemann, Pierre Huyghe, Berlinde De Bruyckere, Mark Dion, Paula Rego, Sue Coe pour n'en citer que quelques-uns) s'attachent à explorer la relation homme-animal et interpellent de manière inédite le spectateur, chez lequel ils cherchent à susciter des sentiments de malaise et inquiétude à travers la représentation de métamorphoses troublantes, l'exhibition de la souffrance animale, le décentrement du point de vue humain.

Cette Université d'été sera donc l'occasion pour ouvrir un débat interdisciplinaire qui nous permettra de croiser trois types d'enjeux : 1) les normes ontologiques propres à la tradition philosophique occidentale 2) l'éthique, normalement restreint aux sujets humains 3) les conventions linguistiques, narratives, figuratives.

## Penser l'homme à partir de sa fin

Si la technologie a toujours été partie intégrante du procès d'homínisation, à l'heure actuelle, grâce aux recherches conduites dans les cadres de sciences comme l'informatique, la biologie moléculaire, la génétique ou la cybernétique, elle permet une manipulation profonde du corps humain et du vivant en général, se faisant tellement intrusive et « viscérale » que notre espèce en tant que telle se verrait ouvrir la possibilité de se transcender elle-même, de dépasser ce qu'elle est. Le courant technophile des transhumanistes cultive non seulement le rêve « d'améliorer » l'homme à travers des implants, des prothèses, des interfaces, des transformations du génome destinés à optimiser ses performances physiques et mentales, mais aussi de le libérer, dans un avenir prochain, des contraintes imposées par la nature, comme la naissance, la maladie, la mort, c'est-à-dire de tout ce qui nous semble encore définir la « nature humaine ». Mais – peut-on objecter sans pour autant sombrer dans un techno-pessimisme exagéré – qu'y a-t-il d'« impensé » dans le mouvement transhumaniste ? Ne risque-t-on de valider un cauchemar eugéniste ? Ou d'aggraver les différences sociales ? Selon quels principes éthiques sera guidé l'effort pour améliorer l'humain ? Et encore, le courant transhumaniste ne finit-il pas par reproduire inconsciemment l'héritage de la tradition humaniste, en réaffirmant le dualisme corps/esprit ou la position hégémonique de l'homme sur la planète ?

Cette Université européenne d'été sera l'occasion d'ouvrir un débat interdisciplinaire concernant les nouvelles possibilités d'agir, d'habiter le monde, de concevoir notre subjectivité offertes par les technologies modernes. Dans le but de développer un horizon conceptuel véritablement post-humain et post-anthropocentrique, où la position toute-puissante du sujet cartésien cède le pas à une nouvelle articulation du rapport entre l'humain et le non-humain, le vivant et l'inanimé, l'organique et l'inorganique, *bios* et *zôè*, il sera profitable de puiser aussi dans l'art contemporain et en particulier dans les expérimentations de courants comme le body art, le bio-art, l'art mutant, le techno-art.

À l'opposé des utopies des techno-enthousiastes, les imaginaires littéraire et filmique nous racontent un tout autre « sentiment de la fin ». La pléthore de récits catastrophistes et (post)apocalyptiques, qui mettent en scène inlassablement la disparition imminente ou déjà accomplie de l'homme et des autres espèces, trahit les traumatismes et les inquiétudes obsessionnelles les plus profondes de notre contemporanéité à l'heure où le progrès technoscientifique et ses effets (im)prévisibles, loin d'améliorer notre vie, semblent au contraire menacer la vie en général. Derrière des intrigues, des choix thématiques et des stratégies narratives souvent stéréotypés (la reprise des robinsonnades, la nostalgie de la civilisation perdue, la présence d'un couple hétérosexuel comme forme d'espoir pour l'avenir, la crise nucléaire, la pandémie causée par un esprit diabolique, la narration du « dernier homme », les apostrophes paradoxales au lecteur, etc.), ces récits représentent néanmoins un laboratoire discursif fondamental où la société du capitalisme avancé se regarde dans un miroir, et y voit les images de sa propre fin. Cette Université européenne d'été sera l'occasion pour s'interroger sur l'ambivalence de ces récits. Sous prétexte de l'inéluctabilité de la fin, sont-ils porteurs de messages conservateurs qui paralyseraient l'action *hinc et nunc* ? Ou, au contraire, sont-ils capables de développer une critique convaincante du présent ? Le désir caché de destruction s'accompagne-t-il d'un espoir de palingénésie où la mort de l'homme (réelle et symbolique) sera la condition nécessaire pour un nouveau commencement ? Quel est l'« homme » dont on souhaite la disparition ? Dans un monde sécularisé tel que le notre, le récit apocalyptique peut-il conserver, ne serait-ce que de manière symptomatique, un pouvoir révélateur ?

## **Méthodologie générale de l'UEE**

Comme dans les précédentes UEE du réseau OFFRES, le travail sera organisé en conférences plénières (le matin) et en ateliers thématiques (l'après-midi). Nous aurons cette année l'occasion d'entendre une quinzaine de conférenciers francophones (de France, de Belgique, d'Italie, d'Europe centrale et orientale) issus des différentes sciences humaines, mais aussi des sciences de la nature. Outre ces conférenciers – choisis parmi des figures éminentes du monde académique –, nous accueillerons des étudiants de master et de doctorat qui auront la possibilité d'intervenir et de travailler collectivement dans les ateliers thématiques. Ces ateliers ont pour principale vocation la formation méthodologique à la recherche – notamment à la rédaction d'articles et de communications. Coordonné (de préférence) par deux responsables, choisis par le Conseil scientifique de l'OFFRES, chaque atelier comprend habituellement cinq à huit participants. Les ateliers se tiennent en parallèle sur toute la durée de l'UEE et se déroulent en six séances réparties comme suit (proposition non contraignante) :

- 4 séances de travail en équipe (d'une durée de 3 heures) ;
- 1 séance de rédaction en commun ;
- 1 séance plénière de présentation des résultats des ateliers.

Le travail mené dans le cadre des ateliers – qu'il s'agisse d'une analyse de textes ou de brèves communications suivies d'une discussion critique – est adapté aux compétences et intérêts spécifiques des participants. L'organisation des séances, comme le choix de la méthode de travail, restent du ressort des responsables de chaque atelier. Enfin, l'objectif affiché par les responsables d'atelier est de rendre ces textes directement publiables : ils seront transmis au Comité scientifique de l'OFFRES en vue d'une diffusion via des revues à comité de lecture suggérées par celui-ci.

### **Comité d'organisation :**

Pour le CEFRES et l'Université Charles : Chiara Mengozzi et Ondřej Švec  
Pour le réseau OFFRES : Arnaud François